

**L'ESTAFETTE, 21 janvier 1892.**

Richard Wagner n'était certes pas de nos amis, bien au contraire; cependant, nous plaçant, comme toujours, au seul point de vue essentiellement artistique, nous avons vivement défendu son œuvre, lorsqu'il s'est agi de donner *Lohengrin*, à l'Opéra. On ne pourra donc nous accuser d'aucun parti pris contre M. Mascagni, si nous disons carrément son fait à ce jeune musicien, qui, ayant vu le jour sous le beau ciel d'Italie, vient aujourd'hui à Paris chercher la consécration de ses succès.

Son premier ouvrage, la *Cavalleria rusticana*, nous arrive précédé d'une réputation universelle, réputation factice, malheureusement, et qui n'est due qu'à la réclame. On n'a cessé, en effet, depuis un an, de nous vanter les qualités du compositeur et de son œuvre, qui a été jouée, paraît-il, sur un grand nombre de scènes, depuis dix-huit mois. On nous a dit aussi que le succès avait été colossal et que, chose unique dans les annales du théâtre, on avait vu à Livourne, ville natale du musicien, l'armée obligée de protéger le théâtre contre la foule, qui voulait l'envahir à toutes forces pour entendre la partition. On a dit enfin qu'un nouveau musicien national était né à l'Italie, et que Verdi pouvait maintenant dormir tranquille!...

Autant de paroles, autant d'exagérations, et c'est là où les personnes qui s'intéressent à cette œuvre ont fait preuve d'une véritable maladresse. Elles ont, sans réfléchir, enfourché le grand dada de la réclame, elles ont fait de la *Cavalleria Rusticana* une sorte de Pastille Gerandel de la musique et, loin d'atteindre leur but, au lieu de porter l'ouvrage aux nues, elles l'ont simplement fait tomber dans le troisième dessous.

Il était si facile de ne rien dire et d'attendre le jugement du public, au lieu de tabler sur l'emballlement méridional.

Cet emballlement-là est compréhensible, au moins, de la part des Italiens. Ces braves gens grignotent ce qu'ils peuvent, et la disette artistique qui règne depuis longtemps dans leurs pays n'est pas faite pour les rendre difficiles. Au point de vue musical, surtout, le vide se fait de plus en plus, Donizetti est mort, Bellini enterré, Verdi se repose et on n'a pas tous les jours du Rossini à se mettre sous la dent. Il faut donc prendre ce qu'on trouve et applaudir Mascagni, faute de mieux. Mais de là à crier au chef-d'œuvre, au sublime, il y a loin, et comparer l'arrangeur de notes de Livourne à Verdi, c'est une injure que, pour notre part, nous ne nous serions pas permise à l'adresse de l'illustre compositeur dont l'Italie a le droit de se montrer fière.

Si encore M. Mascagni se distinguait par quelque chose de bien personnel! Mais non, rien dans son ouvrage ne dénote une originalité quelconque et, à part trois ou quatre motifs assez bien venus tout le reste n'est qu'un pillage de nos chefs-d'œuvre. On y retrouve une foule de réminiscences de *Faust*, des *Huguenots* et de quelques autres opéras, sans compter des phrases entières prises dans *Robert-le-Diable* ou chez... Robert Planquette, qui n'ont pourtant entre eux que des liens de parenté très éloignés.

Que nos bons voisins, je le répète, applaudissent leur compatriote, nous n'y voyons aucun mal. Au surplus, la *Cavalleria Rusticana* est une œuvre qui peut, là-bas, au delà des Alpes, plaire par sa couleur locale. On y joue du couteau, on s'y mord l'oreille, tout cela est très à la mode dans la péninsule où ces excellents italiens n'ont pas l'habitude de voir les choses comme nous. Leur soleil est plus brûlant, leurs couleurs sont plus vives, leur ciel est bien de Prusse – ce qui explique sans doute l'entrée de la patrie du Dante dans la triple alliance – en un mot, chez eux, la rétine n'est pas la même et ce qui satisfait exclusivement à leur tempérament, ne peut convenir au nôtre, pas plus qu'à nos goûts. Qu'on nous montre la *Cavalleria* comme curiosité, comme document de ce qui se fait en ce moment en Italie, d'accord; mais qu'on nous la donne comme un chef-d'œuvre incontestable, halte-là, nous protestons.

La musique peut, mieux que tout autre art, rendre les élans de l'amour, dépeindre les tortures de la jalousie, en un mot, exprimer tous les phénomènes du cœur; aussi, pour qualifier un ouvrage musical de chef-d'œuvre, faut-il au moins qu'il émeuve également partout: l'âme humaine étant la même sous toutes les latitudes. Ce n'est pas le cas de la *Cavalleria Rusticana*, qui n'est qu'une toute petite œuvre locale, rien de plus.

Aussi, ne doit-on pas s'étonner si le public parisien, le grand juge artistique, a fait un accueil des plus froids à la partition de M. Mascagni.

La réclame est une bien mauvaise chose, en matière musicale, le jeune compositeur vient d'en faire la désagréable expérience, et il la doit surtout à ses amis qui, croyant lui être utiles, n'ont fait que le desservir. Ce sont eux qui ont trop prôné la *Cavalleria*. Ils ont tout démolì pour vanter les mérites de cette œuvre. Le public alléché est venu pour l'entendre; il espérait admirer une montagne, il n'a trouvé qu'une souris!

De là vient la chute de l'ouvrage.

\*  
\* \*

Le sujet du livret est tiré d'une nouvelle de Verga, représentée déjà sous forme de drame, au Théâtre-Libre. C'est l'éternelle histoire de l'amour et de la jalousie.

L'action se déroule sans cesse sur un fond religieux. La scène représente la place d'un village de Sicile, le matin de Pâques. Turiddu, un ancien bersagliere revenu du service, vient roucouler une sérénade sous le balcon de la belle Lola, son amoureuse. A peine est-il parti, qu'arrive Santuzza, une jeune fille avec laquelle Turiddu a entretenu des relations, avant de retomber amoureux de Lola. Santuzza interroge la mère du jeune homme, la vieille Lucia.

– Où est ton fils?

– Il est allé à la ville faire des provisions pour cette journée de fête.

**L'ESTAFETTE, 21 janvier 1892.**

– C'est faux, réplique Santuzza; on l'a vu rôder cette nuit autour d'une maison du village.

L'entrée du charretier Alfio, le mari de Lola, interrompt les deux femmes. Lucia l'interroge:

– N'est-il pas vrai, Alfio, que mon fils soit à la ville?

– Non, répond le charretier, je viens de le rencontrer près de chez moi.

La vieille va répliquer.

– Tais-toi, mère, murmure la jeune fille, c'est le mari.

Et quand le charretier s'est éloigné Santuzza tire Lucia à part et lui confie son secret. Avant d'être soldat Turiddu s'était fiancé à Lola. Au retour, il la trouva mariée. Désespéré, il jeta les yeux sur Santuzza, l'aima avec ardeur et les deux amants se promirent le mariage. C'est alors que Lola, jalouse, s'efforce de reconquérir Turiddu. Elle n'y réussit que trop facilement. L'amour mal éteint s'est rallumé et maintenant, abandonnée, Santuzza pleure.

– Viens prier, dit Lucia.

– Je ne puis franchir le seuil de l'église, répond la pauvre fille, j'ai péché, je suis excommuniée!

– C'est bien, répond la vieille, j'entrerai seule et je prierai Dieu pour qu'il te pardonne.

Santuzza, restée seule, aperçoit son amant avec Lola. Cette rencontre rallume sa haine et, voyant venir Alfio, elle va lui tout raconter. Le charretier foudroyé par cette révélation jure de se venger. Il quitte la place laissant la jeune fille épouvantée de l'acte qu'elle vient de commettre et des conséquences que va entraîner sa délation.

Ici se place l'intermède musical, un unisson de cordes d'un assez bel effet et qui doit dans la pensée du compositeur peindre les tortures de Santuzza.

C'est le morceau saillant de la partition.

La messe terminée, Turiddu et Alfio se rencontrent devant l'église; le charretier apprend à son rival qu'il sait tout. Les deux hommes se défient alors à la mode sicilienne. Ils s'attirent violemment par la main, l'un contre l'autre, et se donnent un baiser. C'est la formule du cartel. Mais Turiddu a mordu Alfio à l'oreille; c'est le duel à mort.

Les deux adversaires sortent pour se rencontrer dans une rue voisine où le duel doit avoir lieu. Quelques instants après, une femme

**L'ESTAFETTE, 21 janvier 1892.**

vient annoncer que Turiddu est mort, et Santuzza tombe évanouie dans les bras de Lucia.

Tel est ce drame qui justifie le titre «Chevalerie Rustique» [Cavalleria Rusticana], prouvant ainsi qu'au village comme chez les grands, le rapt de l'honneur demande le sacrifice d'une existence.

La coupe du livret est originale, et le poème est écrit de main de maître. Il faut en féliciter M. Paul Milliet, le poète délicat, l'écrivain distingué, à qui nous devons déjà *Hérodiade* et le *Roi de l'Argent* et qui fera prochainement applaudir, à Vienne, le *Werther* qu'il a écrit pour M. Jules Massenet.

Malheureusement, comme je l'ai déjà dit, la musique n'est pas à la hauteur du drame.

M. Mascagni se vante d'appartenir à la nouvelle école – y a-t-il réellement une nouvelle école? – et, suivant sa propre expression, sa notation musicale est la sujette de la parole. En résumé, ce n'est pas autre chose que la mise en pratique des théories de Glück [Gluck]. Sa partition contient toutefois un brindisi et une chanson qu'il a eu le tort de copier absolument – je parle des quatre premières phrases – sur la sérénade de Mephisto, dans le *Faust* de Gounod.

En dehors de cela je ne vois à citer que le prélude, le chœur *Bienheureux est celui qui l'écoute*, l'air de Santuzza, *Vous le savez, ma mère*, et toute la scène entre Santuzza et Alfio, d'un grand effet.

Où M. Mascagni n'a pas manqué de toupet, par exemple, c'est en nous servant textuellement, sous forme de chanson à boire, *O liqueur enchanteresse*, le fameux air du *Bon tabac* dans le *Rip*, de Planquette.

L'orchestration dénote un musicien qui connaît bien son métier. M. Mascagni emploie surtout les cordes et la flûte qu'il paraît affectionner particulièrement. – D'ailleurs, quoi d'étonnant à cela? N'est-ce pas l'instrument dont la forme se rapproche le plus de celle du macaroni?

En résumé, si M. Mascagni est venu ici pour recevoir le grand baptême, celui qui consacre les renommées, il lui faudra repasser avec un autre bagage que la Cavalleria. Il a le temps devant lui, du reste. A peine âgé de vingt-huit ans, il peut encore travailler, l'avenir est à lui et, si la nature l'a réellement doué, il réussira. C'est tout ce que je lui souhaite. Quant à Verdi, il peut en effet dormir tranquille et ce n'est certes pas l'ouvrage dont nous parlons qui troublera son sommeil.

\*  
\* \*

L'interprétation n'est pas très homogène. Les deux principaux rôles sont dévolus à Mlle Calvé (Santuzza) et à M. Gibert (Turiddu). La première semble avoir avalé toute la lave du Vésuve, un jour d'éruption,

**L'ESTAFETTE, 21 janvier 1892.**

alors que le second, qui lui donne la réplique, paraît ne se nourrir que de guimauve! Au reste, les demi-teintes ne sont pas du tout l'affaire de M. Gibert, et son rôle en est tellement rempli que le pauvre ténor a du mal à s'en tirer. C'est regrettable pour Mlle Calvé, une de ces trop rares artistes qui savent mettre toute leur âme au service d'une cause artistique. Son succès a été très grand. A côté d'elle, il convient de citer M. Bouvet, qui, par ce talent si personnel, que je ne cesse d'applaudir, a su mettre le rôle du charretier Alfio au premier plan, et Mlle Pierron, l'artiste toujours consciencieuse, ne livrant rien au hasard, étudiant toujours son rôle, au point de se mettre absolument dans la peau du personnage. Elle a fait de la mère Lucia une remarquable création. Je ne parlerai que pour mémoire de la belle Mlle Vuillefroy [Villefroy], dont le rôle se borne à une courte figuration et:

..... Qui ne vient en ces lieux  
Que pour ravir les cœurs, et pour charmer les yeux.

L'orchestre est toujours merveilleux de précision, sous la direction de l'excellent Danbé. Certains grincheux, diront peut être que l'éminent chef d'orchestre n'a pas pris un mouvement assez... *furioso*; n'en croyez rien. D'ailleurs, pour bien conduire, il est absolument inutile de casser, toutes les cinq minutes, son bâton sur la tête d'un instrumentiste, ce que certains maîtres [*sic*] italiens ont le tort de faire quelquefois.

La mise en scène est très soignée, comme toujours; elle fait le plus grand honneur à M. Carvalho, qui, pour la circonstance, a fait dessiner par Thomas de merveilleux costumes et a confié à Rubé et Chaperon l'exécution d'un ravissant décor.

**L'ESTAFETTE, 21 janvier 1892.**

Journal Title: L'ESTAFETTE  
Journal Subtitle: None  
Day of Week: Thursday  
Calendar Date: 21 JANVIER 1892  
Printed Date Correct: Yes  
Title of Article: REVUE MUSICALE  
Subtitle of Article: THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. – Première représentation de *Cavalleria Rusticana*, opéra en un acte, de MM. Targioni-Tozzetti et G. Menasi [Menasci]. Version française de M. Paul Milliet, musique de M. Pietro Mascagni.  
Signature: JULES MARTIN  
Pseudonym: None  
Author: Jules Martin  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: None